



L'Hermine



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

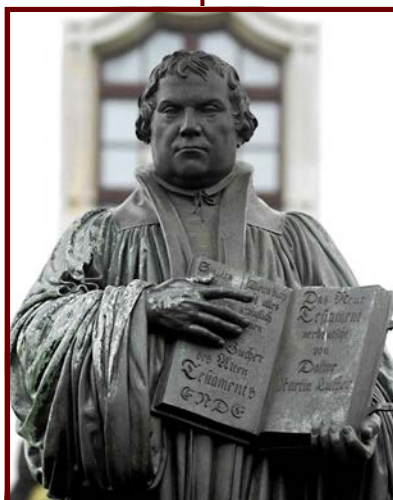
« Potius mori quam foedari »

Que dire à un protestant ?

Ce numéro de l'Hermine vise à informer sur les sectes issues du fameux Luther. Rappelons que l'on ne condamne, à la suite de l'Église, que les doctrines, et non les personnes. Celles-ci d'ailleurs peuvent être elles-mêmes intéressées de connaître les arguments traditionnels, si peu à la mode au milieu de cette ambiance œcuménique. Les protestants sont rares dans notre région, les Français connaissent peu leur doctrine en général, mais il est bon de se remémorer les arguments qui ont pu être échangés avec le catholicisme. Cela pourra être utile face aux protestants ou à ceux qui sont protestants sans le savoir, critiquant l'Église catholique dans son dogme et sa morale. N'oublions pas non plus que nous risquons de voir fleurir dans les années à venir de nombreuses sectes pentecôtistes, puisqu'elles sont en croissance forte partout dans le monde. A nous de convaincre rapidement ceux qui seraient alors séduits.

Quelques arguments dans des controverses

Toutes les sectes protestantes, y compris Mormons et Témoins de Jéhovah, sont des constructions récentes. Elles impliquent toutes que l'Église s'est trompée depuis Jésus-Christ, que tous les chrétiens ont erré avant le XVI^e siècle mais qu'eux ont tout compris, ce qui semble déjà une doctrine fort prétentieuse, sans juger les personnes bien entendu. D'où la question posée par saint François de Sales à Théodore de Bèze, successeur de Calvin à Genève : est-il possible de se sauver dans l'Église romaine ? Après moult réflexion, le « réformé » répond positivement, d'où, reprend le saint du Chablais : pourquoi les calvinistes ont-ils répandu tant de sang pour répandre leur religion ? Pourquoi tant de guerres, de massacres ? Il ne put répondre.



Le père Marie-Antoine de Lavaur, capucin de renom du XX^e siècle, n'utilisait qu'une unique question, lors de « faces à faces » avec des pasteurs protestants : sur quelle autorité vous basez-vous pour défier l'enseignement de l'Église ?

Bossuet, en théologien averti, a pu convertir de nombreux « réformés » français. Il assurait une polémique publique, en soulignant notamment l'absurdité du dogme protestant, non seulement par son incohérence interne et la multiplication des sectes, mais aussi par la variation de leur enseignement. La conclusion stipule que la diversité en matière de dogme mène à une indifférence qui conduit elle-même à l'absence de religion.

Des arguments précis d'une convertie récente

Observons le raisonnement d'une protestante convertie au catholicisme, Marie Carré, suite à une recherche sincère, retracée dans son livre « J'ai choisi l'unité » réimprimé chez Chiré, que je vous invite chaudement à découvrir. L'auteur affirme ainsi que, dans le Protestantisme, on cherche toujours, mais on n'entre jamais dans le christianisme, « ce n'est pas une religion, c'est une exploration. Le catholique suit sa religion, nous cherchons la nôtre ». Et comme chacun cherche, en se basant sur le principe d'interpréter librement la Bible, chacun apporte sa

Sommaire	Éditorial (Abbé France)	1
	La révolution de Luther	4
	Le plan d'attaque du Protestantisme	5
	Vatican II, opération survie du Protestantisme	8
	Le Très Saint Sacrement	9
	Activités paroissiales	11
	Carnet Paroissial, Chronique, Dates	12

vision des choses et les sectes protestantes se multiplient. Cette conclusion, Marie Carré y arrive en cherchant pourquoi il y a tant de « christianismes » et quel est la véritable voie tracée par le Christ.

Pour résoudre ce problème, cette ancienne calviniste revient à l'Église des premiers siècles et se pose la question suivante : si les saints de cette époque revenaient, où iraient-ils, quelle confession choisiraient-ils ? Marie Carré a alors relevé les textes des premiers chrétiens sur deux colonnes, la première pour ceux semblables à l'enseignement de l'Église, et la seconde pour les textes qui s'y opposent. Sa conclusion fut sans appel en reprenant un à un tous les sujets qui constituent des pierres d'achoppement entre catholiques et protestants. Goûtons à un simple échantillon.

Soumission à la hiérarchie ecclésiastique, par saint Ignace, évêque d'Antioche, martyrisé en l'an 107 : « Que les laïcs soient soumis aux diacres, les diacres aux prêtres, les prêtres à l'évêque, l'évêque au Christ, comme celui-ci l'est à son Père. »

Hors de l'Église, point de salut : Témoignage de saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, lui-même disciple de saint Jean l'évangéliste.

Nous sommes donc à la fin du II^e siècle. « Qui est hors de l'Église est hors de la Vérité... Ceux qui font schisme sont des êtres vains, ils n'ont plus l'amour de Dieu. Quand on les convainc par les Écritures, ils se mettent à

accuser les Écritures elles-mêmes. Mais si alors on en appelle à la Tradition des Apôtres, qui est conservée dans les Églises (locales) par la succession des Anciens, ils se lèvent en adversaire de la Tradition et se proclament plus sages non seulement que les Anciens mais même que les Apôtres ». Origène a la même conclusion : « qu'on ne s'y trompe pas : hors de cette demeure, c'est-à-dire hors de l'Église, personne n'est sauvé. Si quelqu'un en sort, il est responsable de sa mort. »

Pas de **libre interprétation des Écritures**, par le même saint Irénée : « Il faut lire l'Écriture sous la direction des prêtres, successeurs des Apôtres... C'est par la succession des évêques que nous est parvenu, fidèlement gardé, l'usage parfait des Écritures, sans addition ni suppression, et leur explication légitime. »

Existence du **purgatoire** : On pourrait citer Tertullien, mort vers 240 : « nous offrons (le sacrifice de la messe)

pour les défunts, au jour anniversaire de leur mort. » Si l'on prie pour les morts, c'est qu'ils ne sont ni en enfer, ni au ciel. St Jean Chrysostome (+407), ajoute quant-à-lui que « les Apôtres n'ont pas réglé en vain que dans ces vénérables et redoutables mystères on fit mémoire des défunts... Au moment où est présente la redoutable hostie, comment, priant pour eux, n'apaiserions-nous pas Dieu ? »

Sur l'**intercession des anges et des saints**, Ambroise est encore plus net : « Il faut prier les anges pour nous puisqu'ils nous ont été donnés pour nous garder ; il faut prier les martyrs, leurs corps nous sont un patronage ». St Cyprien : « Nous célébrons nos martyrs, ainsi que le jour anniversaire de leur supplice ». Et saint Jérôme enchaîne : « Apôtres, martyrs encore vivants, pouvaient prier pour leurs frères. Combien plus après qu'ils ont remporté la couronne, la victoire, le triomphe ? Auraient-ils moins de puissance depuis qu'ils sont auprès du Christ ? »

Sur la nécessité des **bonnes œuvres**, à contrepied de Luther, Saint Cyprien (+258) affirme : « Tu peux arriver à voir Dieu, si tu mérites Dieu par tes bonnes mœurs et tes bonnes œuvres. »



L'aspect de **sacrifice propitiatoire**, nié par les protestants et gommé dans la messe moderne, est mis en exergue par Saint Cyrille de Jérusalem (+348) : « Par ce sacrifice d'expiation, nous prions Dieu pour

toutes les Églises... Nous songeons également aux trépassés. » Les « Églises » sont bien des communautés locales et non des « frères séparés » car St Cyrille met clairement en garde contre eux : « Si tu voyages dans diverses villes, ne demande pas seulement où est le Temple du Seigneur, car les sectes des impies et des hérétiques s'efforcent aussi de relever leurs antres par la dignité de ce nom : Temple du Seigneur ; ni seulement où est l'Église, mais où est l'Église catholique. »

Les **miracles** : le Protestantisme, en quatre siècles, n'a jamais eu de miracles, le catholicisme continue d'en avoir. Ni Luther, ni Calvin, ni Zwingli ni les autres « fondateurs » n'ont jamais fait un seul miracle. Et souvent les miracles viennent de ce que les protestants nient : miracles eucharistiques par la présence réelle, miracles liés aux apparitions mariales, miracles liés au culte des saints. Voilà qui est gênant pour un protestant de bonne foi.

Le **nombre des sacrements** est variable selon les sectes protestantes, souvent réduits à deux ou trois (baptême et eucharistie), le reste étant considéré comme de pieuses coutumes ajoutées par les chrétiens bien après la mort du Christ. Comment se fait-il que les catholiques et orthodoxes soient d'accord sur ce point des sept sacrements, alors qu'ils sont séparés pour un seul mot, le « Filioque » ? Jamais les schismatiques orientaux n'auraient laissé passer l'occasion de critiquer Rome en cas de doute sur ce point.

La **confession** est abordée par saint Jean Chrysostome : « Pourquoi donc rougir de dire tes péchés ?... Je ne t'oblige pas à te donner en spectacle, à appeler de nombreux témoins ; à moi seul, en particulier, avoue ton péché afin que je guérisses ton ulcère et que je te délivre de ton fardeau. » Saint Ambroise (+397) ajoute sur ce sujet : « Ce droit de lier et de délier a été confié aux prêtres seuls. »

Concernant l'**extrême-onction**, le Pape Innocent I^{er}, selon un document de 411, explique le passage pourtant clair de saint Jacques, chapitre 5 : « Quelqu'un parmi vous est-il malade, qu'il appelle les prêtres de l'Église et que ceux-ci prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. » Le pape commente : « Il ne faut pas oindre ceux qui accomplissent la pénitence publique, puisque c'est un sacrement. Et ceux à qui sont refusés les autres sacrements, comment croire qu'on puisse leur en accorder un ? »

Quant au **mariage**, son indissolubilité est une évidence, contrairement aux protestants qui en font une convenance. Citons, au milieu de tous les autres, saint Justin (+163) : « Celui qui épouse une femme répudiée commet l'adultère. Ceux qui, profitant des lois humaines, contractent un double mariage en se remariant après avoir divorcé pèchent de la même façon que ceux qui regardent une femme avec convoitise. » A l'époque donc, pas de communion pour les divorcés-remariés, si l'on veut comparer avec la douloureuse actualité.

Nous pourrions continuer la litanie, mais le nombre de pages de l'Hermine est limité. Un mot final de Marie Carré sur le Protestantisme, qui rejoint malheureusement le modernisme. Toutes les hérésies savent critiquer et détruire, elles ont par contre des difficultés pour construire. Et plus précisément, chez ces destructeurs, leur œuvre se présente au monde comme une liberté de construire perpétuellement : nous sommes en marche, en changement continu, en constante reconstruction. Or, il n'y a pas dans l'Évangile de texte exprimant cette perpétuelle évolution, au contraire le Christ promet un enseignement et une Église stables en attendant le Jugement Dernier et Ciel. L'important n'est donc pas d'être toujours « en marche » mais de sauver notre âme en servant Dieu par son Église.

Abbé Bruno France †

Statuts originels de la Milice de l'Immaculée

« Elle t'écrasera la tête. » (Gn 3, 15)

« Vous seule vaincrez les hérésies dans le monde entier » (bréviaire romain)

I. But :

Chercher la conversion des pécheurs, hérétiques, schismatiques, juifs, etc., et spécialement des francs-maçons ; et la sanctification de tous sous la protection et par la médiation de la Vierge Immaculée.

II. Conditions :

- Consécration totale de soi-même à la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée, comme instrument dans Ses mains immaculées.
- Porter la Médaille miraculeuse.

III. Moyens :

Si possible, au moins une fois par jour, réciter l'invocation jaculatoire « Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous et pour tous ceux qui n'ont pas recours à vous, spécialement pour les francs-maçons ».

Utiliser, toujours pour la conversion et la sanctification des âmes, tous les autres moyens légitimes dans la mesure du possible, selon la diversité des états de vie, conditions et circonstances de chacun, et cela avec zèle et prudence. La propagation de la médaille miraculeuse est toutefois particulièrement recommandée.

N.B. : Ces moyens ne sont indiqués qu'à titre de conseil, et non de précepte. Aucun d'entre eux n'oblige donc sous peine de péché, même véniel. Notre motivation principale consiste en ceci : Que le plus grand nombre d'âmes s'unissent au Sacré-Cœur de Jésus, par la médiation de l'Immaculée.



La révolution de Luther

Extrait du livre *La Sainte Église à travers son histoire*, par le Père Jean-Dominique, O.P. (pp 176 à 178)

Martin Luther naquit en Allemagne en 1483 et manifesta très tôt un tempérament violent et inquiet. Il entra en religion, probablement sur un coup de tête, en l'an 1505 (à la suite du vœu qu'il avait fait d'entrer dans un couvent s'il sortait sauf d'un orage qui l'avait surpris lors d'une promenade). Il ne reçut qu'une formation très superficielle, puisqu'il fut ordonné deux ans plus tard, en 1507. Tout de suite, Luther épousa l'esprit de la Renaissance : il méprisa la philosophie d'Aristote et la théologie de saint Thomas, il prôna un retour à l'Écriture qu'il opposait à la Tradition, il abhorra de plus en plus la vie monastique et il foula aux pieds la papauté. Enfin, il ajouta sa note personnelle à ce concert emprunté à la Renaissance : sujet à de violents assauts de la concupiscence, il désespérait de Dieu et de sa grâce. Il tomba dans un sombre pessimisme : la grâce de Dieu était vaine.

Le religieux poussa son pessimisme jusqu'à proclamer la destruction totale de la nature humaine suite au péché originel : « L'homme est une pourriture éternelle », affirmait-il, « la concupiscence est invincible ». En conséquence, la grâce de Dieu ne peut plus purifier l'âme réellement et profondément, mais se contente de cacher le péché à ses yeux. *Les mérites du Christ ne sont qu'un couvercle* (en allemand *Schanddeckel*) *qui couvre l'ignominie du pécheur*. Cette bienveillance divine est ce qu'il nomme le don de la « grâce ». La seule chose qui compte pour l'homme, c'est de ressentir en soi la bienveillance de Dieu, c'est de sentir au fond de soi-même qu'il est prédestiné, c'est ce qu'il appelle la « foi ». Peu important, alors, les péchés et les œuvres. Ce qui compte, c'est la foi, c'est-à-dire selon Luther la conscience du salut. Voici quelques expressions du novateur : *Le péché ne nous arrachera pas au Christ, même si nous commettons mille fois par jour la fornication et*

l'homicide (...) Il est plus urgent de nous prémunir contre les bonnes œuvres que contre le péché.

Non content d'enseigner ces erreurs à l'université de Wittenberg en 1515-1516, l'hérésiarque se lança dans une véritable guerre contre Rome. En 1517, il prit prétexte de la question des indulgences pour s'opposer ouvertement au pape. Il brûla la bulle pontificale qui l'excommuniait et déclencha une révolte dans toute l'Allemagne. Luther fut tout de suite rejoint par les prêtres et les religieux décadents et soutenu par les princes qui profitèrent de l'occasion pour s'opposer au pape et piller les biens ecclésiastiques.

Malheureusement, en même temps, le jeune empereur Charles Quint, sans doute débordé par la situation et influencé par la formation qu'il avait reçue de son précepteur, Érasme, n'exécuta pas les ordres du pape et chercha à négocier avec l'hérétique. Pendant ce temps, l'incendie gagnait presque toute l'Allemagne : on brisa les statues et les autels, on brûla les églises, on

tua les prêtres. Par ailleurs, Luther donnait lui-même l'exemple d'une vie dissolue en vivant dans le péché, dès l'an 1525, avec une ancienne cistercienne. Il mourut rongé par le vice et par le désespoir en l'an 1546.

Cette prétendue « réforme » porte-t-elle vraiment bien son nom ? A-t-elle seulement réformé quelque chose ? Les faits sont là pour nous montrer le contraire. Après l'Allemagne, la révolution protestante gagna la Suisse, la Hollande, tous les pays du Nord et bientôt l'Angleterre, elle mit à feu et à sang la moitié de l'Europe et la coupa de l'Église et des sacrements.

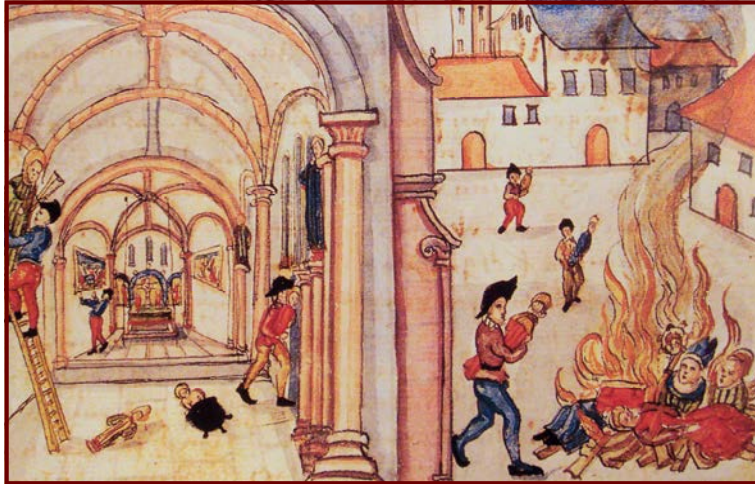
Ce triste résultat ne fut pas le fruit du hasard, il était inscrit dans les principes mêmes de Luther. Voyons de quoi il s'agit.

Lorsqu'il affirmait vouloir *la foi seule*, sans les



œuvres, le réformateur allemand entendait cette foi comme un sentiment religieux qui assure à chacun sa prédestination ; il voulait de plus *l'Écriture seule* sans la Tradition ni le Magistère, et *la grâce seule* sans la vertu. Mais surtout, le point central de son erreur fut de vouloir *le Christ seul* sans son Église. La révolte de Luther fut d'abord un refus du mystère de l'Église.

On le comprend fort bien quand on considère la formation nominaliste de l'hérésiarque. Cette philosophie le disposait à concevoir toute société comme un agglomérat d'individus sans aucune hiérarchie entre eux, et au-dessus desquels se tiendrait un souverain tout-puissant gouvernant de manière absolue. Appliqué à la religion, ce mode de pensée transforme



l'Église en un vaste rassemblement de baptisés directement reliés à Dieu sans aucun intermédiaire : il n'y a plus de Magistère ecclésiastique pour enseigner avec autorité, plus de saints au ciel pour les protéger, plus de hiérarchie pour les guider, plus de sacrements pour les purifier, plus d'autels pour les racheter, il n'y a plus rien entre l'homme, livré à son "moi", et Dieu.

Telle fut la raison principale pour laquelle la prétendue réforme de Luther ne pouvait être que stérile : elle fut une destruction violente et préméditée de l'Église. Or, quand on rejette l'Église, on rejette aussi Jésus : on se coupe alors soi-même, ainsi que les sociétés politiques, de la vertu purifiante du Sauveur.

Père Jean-Dominique, O.P.

Le plan d'attaque du Protestantisme

Essayer de structurer le Protestantisme est très difficile, car en réalité chaque protestant étant "pape, la Bible à la main", il y a autant de Protestantismes que de protestants. Ceci dit, il y a bien des principes et des idées maîtresses qui sont sous-jacentes à tout ce système.

Le primat de la conscience

"Que Dieu bénisse ma conscience par-dessus tout". Ainsi s'exprimait Luther à la Diète de Worms, ou encore : "il n'est ni sûr, ni honnête d'aller contre sa conscience". On croirait entendre un moderniste... Nous avons en effet ici l'idée qui a présidé à toute la révolte protestante, le fondement de la Révolution et du monde moderne qui en découle, et aussi du modernisme qui a voulu faire "l'aggiornamento" ("mise à jour", "remise à la page") avec le monde tel qu'il était devenu suite à 1789.

Le Protestantisme c'est le moi exalté à l'excès, et devenant seule norme de pensée et de morale (cf. les "sola" plus loin). Alors que l'Église, elle, enseigne que, si on doit suivre sa conscience, c'est une faute grave de ne pas l'éclairer.

Mais pourquoi centrer ainsi l'homme sur lui-même, sinon pour échapper en principe à toute autorité extérieure à soi ?... Le Protestantisme apparaît déjà comme une révolution.

"Liberté chérie..."

Le primat absolu de la conscience comme principe de base révèle en fait une soif effrénée de liberté. Et pour y parvenir le protestant se crée des principes pour se libérer dans tous les domaines. On en arrive au refus de toute médiation, quelle qu'elle soit : aucun intermédiaire entre moi et Dieu, aucune autorité.

Voilà bien le protestant révolutionnaire par essence. Pas étonnant donc que la révolte de Luther ait abouti à mettre à feu et à sang la moitié de l'Europe. Sa révolution contenait bien en germe la Terreur et la soif de liberté sans frein, du monde moderne : "ni Dieu, ni maître !" Or le maître donné par Dieu, c'est l'Église et le sacerdoce.

Le sacerdoce commun des fidèles

Le primat de la conscience, la liberté effrénée, le refus de toute médiation, conduisent tout droit à ce sacerdoce commun des fidèles, pour remplacer l'autorité de l'Église et du prêtre.

Pour le protestant, pas besoin de Magistère, il trouve tout lui-même dans la Bible, et Dieu l'éclaire directement sur le sens de la Bible. Pas besoin de sacerdoce pour faire des sacrements : il est justifié directement par Dieu. Pas besoin de gouvernement : c'est la liberté totale.

En effet, le pasteur ne possède aucun caractère stable en lui qui le fasse pasteur. Il n'est pasteur qu'au

moment où il lit la Parole de Dieu, comme l'explique Luther avec insistance. Il n'a aucune autorité sur la communauté et n'est qu'au service des expériences individuelles des croyants.

Cela nous fait donc arriver tout droit au sacerdoce commun des fidèles. Tout baptisé est prêtre, a sa propre autorité, organise sa vie chrétienne comme il l'entend, et le pasteur n'est là que comme le président de l'assemblée, qui lui permet de se retrouver ensemble, de commémorer la Cène du Seigneur. Mais rien qui le fasse prêtre : voici détruite l'institution même du sacerdoce ministériel stable, par lequel le Christ passe pour donner ses grâces et sa doctrine.

Posés les deux principes, primat de la conscience et sacerdoce commun, voyons maintenant ce que le protestant veut combattre.

Les deux ennemis

Son ennemi numéro un, par définition, c'est l'Église. Cela découle du premier principe : le primat de la conscience. Si le protestant ne veut personne au-dessus de lui par principe, c'est qu'il veut anéantir à sa source l'autorité de l'Église, et donc celle du sacerdoce. "La grande Babylone", la mère de tous les vices, comme la montre l'Apocalypse, voilà l'image que Luther donne de l'Église. Et pour mieux y arriver il lui faut venir aussi à bout de la Messe, son ennemi numéro deux : "leur messe sacrilège", comme il dit.

A cet effet il faut s'attaquer à la Présence Réelle. Car s'il n'y a pas de Présence Réelle, il n'y a pas de Victime, et donc pas de sacrifice. S'il n'y a pas de sacrifice, il n'y a plus de Messe. Enfin sans Messe, il n'y a plus de prêtre, "l'homme du sacrifice". Et alors nous voilà débarrassés d'une idée de sacerdoce permanent, qui serait attaché à la personne par un caractère inaliénable inscrit dans son âme. Plus non plus de prêtre qui par définition a une autorité sur les fidèles pour enseigner, juger – dans le sacrement de pénitence – gouverner, donner les sacrements.

Luther a bien compris que tout se tient dans le dogme catholique, et pour justifier sa révolte il va porter la contradiction et la soif effrénée de liberté dans toutes les parties du dogme.

Posés les principes et définis les objectifs, voyons maintenant comment tout cela s'articule et s'applique concrètement.

Une "Église-fille"

Si pour le catholique l'Église est sa Mère, de qui il reçoit la vie... on peut dire par contraste que pour le protestant l'Église est comme sa fille.

Refusant la sainte Église, le protestant doit se créer sa propre Église. Mais celle-ci est invisible, animée par l'Esprit... Elle est en quelque sorte constituée par l'amas des consciences libres, qui ont rencontré Dieu, et dont chacune est sa propre autorité. Car, ne

l'oublions pas, le but est d'échapper à l'autorité de l'Église catholique, et de s'en défendre. Quoi de plus efficace alors que de supprimer tout simplement toute autorité nécessaire à une société visible, et d'inventer une Église invisible, dont le flou permet d'y mettre ce que l'on veut ?...

On en arrive donc à la naissance de cette Église invisible. Ce qui est premier, c'est moi, ma conscience, et par suite l'événement – je veux dire l'événement de ma rencontre avec Christ. Par conséquent la Parole de Dieu elle-même devient comme secondaire : elle n'est que l'occasion de ma rencontre avec Christ. Et c'est de cet événement que naît l'Église – cette Église invisible, union de tous les croyants unis au Christ, débarrassés de tout lien de société. L'Église est donc bien en quelque sorte "fille" du protestant, l'individu est premier et le rassemblement des individus leur fait "faire Église", par contraste avec le catholique dont l'Église est bien la Mère. D'ailleurs sur ce sujet les protestants sont très embarrassés et passent vite.

Une fois posée une Église (de remplacement) voici les applications des principes.

Les trois "Sola"

"Sola Scriptura", "Sola fides", "Sola gratia". "L'Écriture seule" (sans la Tradition), "la foi seule" (sans les œuvres), et "la grâce seule" (sans la liberté) ; ce qui paraît s'opposer un peu aux principes énoncés, mais en réalité on y revient.

Nous sommes désormais en présence de ce qu'un protestant appelle "les principes", et qui sont communs à toutes les sectes ; mais à côté d'eux il a bien fallu poser des "doctrines" (par simple distinction des principes), et qui, elles, différencient les sectes entre elles, ou même les courants.

L'Écriture seule

Le protestant est éclairé par Dieu seul en lisant la Bible. Mais en réalité s'il se veut absolument libre (de l'interprétation de l'Église et des Pères de l'Église, de toute la Tradition), il est bien obligé de se diriger par des choses définies, autrement ce serait une cacophonie indescriptible, chacun trouvant dans la Bible ce qu'il veut. Ces choses définies par lesquelles il se dirige, il ne faut surtout pas les appeler "dogmes" : c'est pour cela qu'on est protestant, pour échapper aux dogmes de l'Église. Non, on va les appeler "doctrines", mais en réalité ce sont bien des choses définies qui sont imposées à l'esprit du protestant qui lit la Bible et qui se prétend absolument libre par ailleurs.

L'existence de ces "doctrines" montre bien la faiblesse de tels principes. Se libérer de toute autorité, c'est bien beau, mais on est quand même obligé de reconnaître qu'un peu d'autorité – et de choses imposées – apportent un peu d'ordre.

La foi seule

L'homme n'est pas libre, il est prédestiné à l'enfer ou

au ciel par Dieu, complètement en-dehors de la valeur morale de ses actions – pour un protestant ! La foi seule sauve, sans les œuvres de la charité.

Cela s'oppose directement à l'épître de saint Jacques, et à Notre-Seigneur qui dit que nous serons jugés sur la charité. Alors les protestants trouvent toutes sortes de subterfuges pour dire ou que saint Jacques a mal compris, ou qu'un ignorant a falsifié l'épître...

Voilà donc bien la religion où il fait bon vivre, comme disait un protestant à sa mère mourante. Mais pour ce qui est de se préparer à bien mourir, c'est la religion catholique qui est la bonne, a-t-il ajouté.

La grâce seule

On arrive au nœud du Protestantisme, même si dans ce domaine les sectes diffèrent un peu entre elles. Il s'agit du problème de la justification de l'impie : l'opération par laquelle l'homme, de pécheur qu'il était, devient juste, c'est-à-dire saint.

Alors qu'en philosophie et théologie on parle habituellement de libre-arbitre, pour désigner la capacité de la volonté humaine à choisir les moyens en vue de la fin, chez Luther c'est la fatalité : l'homme n'est pas libre vis-à-vis du péché, et c'est Dieu seul qui justifie "par grâce", c'est-à-dire sans aucun concours de la liberté humaine : il parle de serf-arbitre. On est évidemment très loin du : "Dieu qui t'a créé sans toi, ne te sauvera pas sans toi", de saint Augustin. Dieu donne à l'homme, et même en exige, qu'il coopère librement à son salut par ses bonnes œuvres.

Chez les protestants, au contraire, la grâce sans la liberté, pourrait sembler aller contre les principes énoncés plus haut... En réalité, le "sola gratia" et le "sola fides" ("la foi seule", sans les œuvres) donnent une liberté étonnante. C'est le "pèche fortement, mais crois plus fortement encore", de Luther. Chez les puritains, les calvinistes..., ce principe s'applique différemment, mais au final on aboutit partout à cette liberté vis-à-vis de l'Église et de sa morale, à cette indépendance d'esprit vis-à-vis de tout ce qui pourrait aller contre ma conscience. Quoi que je fasse j'irai au Ciel, puisque je suis croyant ; et de même, quelle que soit la vie morale des catholiques, ils iront en enfer.

Le manteau de la grâce

Le "sola gratia" s'inscrit dans la théorie de la justification chez Luther et le grand drame de sa conscience, qui historiquement est à la base de tout leur système. "Moi, l'envoyé de Dieu, moi, pleinement justifié, et pourtant il y a le péché en moi".

Luther sent qu'il y a le péché en lui, et par suite tout raisonnement est inutile : le péché est en moi, et Dieu n'a donc fait que me couvrir d'un manteau pour que je

ne sois plus pécheur à ses yeux ; mais le péché demeure en moi et je ne suis pas transformé par la grâce.

La Tradition de l'Église et l'Écriture Sainte au contraire enseignent que l'homme blessé par le péché originel retrouve par le baptême sa justice ou sainteté originelle ; qu'il est complètement renouvelé par la grâce : il meurt au péché et il devient "un homme nouveau", dit saint Paul, à l'image du Christ mort et ressuscité.

L'erreur que fait Luther au départ est celle de ne pas vouloir distinguer la tentation (la concupiscence qui résulte du péché originel et qui demeure après le baptême) et le péché lui-même. Par suite, voyant la concupiscence en lui, et ne sachant pas comment lutter contre elle, il échafaude toute sa théorie pour arriver à la certitude de son salut.

La question du mérite

Chez le Christ lui-même le mérite est détruit par cette théorie. Cela permet au passage de saper un peu plus la Messe, en détruisant de fond en comble le dogme catholique.

Pour Luther, le Christ souffre comme un damné. Son sacrifice n'est absolument pas méritoire (comme les souffrances des damnés), il n'y a pas non plus de Sacré-Cœur qui nous aime d'un amour infini et prend

volontairement tous les péchés du monde pour les détruire et surtout réparer l'offense infinie faite à Dieu par le péché. Au contraire, le Christ est frappé par son Père, et il est durement châtié, lui seul, à la place de tous. Le châtiment aurait pu frapper un autre, mais "c'est sur lui que c'est tombé..." Il n'y a plus de volonté libre du Christ (le Fils de Dieu !), et ainsi balayés tout mérite, toute satisfaction due en justice à Dieu, afin de réparer pour le péché. Surtout il n'y a plus de sacrifice propitiatoire (pour se rendre Dieu propice), plus de Messe, plus rien à offrir à Dieu en toute justice. Au mieux il reste un "sacrifice de louange".

L'impasse du Protestantisme

Revenons aux principes sous-jacents à toutes les idées protestantes. A tant exalter la conscience, l'individu, on finit par enfermer les âmes en elles-mêmes, elles se retrouvent désespérément face à leur seul "moi". Et de plus, toutes ces "Églises" avec chacune ses doctrines... tout cela manque terriblement d'unité. C'est donc à la faveur de l'œcuménisme rentré dans l'Église avec les principes de 1789 qu'on va pouvoir transformer tout ce système, le sauver même, pourquoi pas ?

Abbé Louis-Marie Buchet †

Vatican II, opération survie du Protestantisme

Luther a eu pour but de "renouveler l'Église, non de la diviser", a dit le Pape François (cf. [La Croix](#) du 19/01/2017) ; et d'en faire tout son programme en la "renouvelant" de fond en comble.

Pour mieux comprendre ce ravalement de façade qu'on fait subir à l'Église depuis plusieurs décennies, il était bon, dans l'article précédent, de structurer un peu la machine de destruction massive que fut et que reste le Protestantisme ; et ce afin de voir que ce sont ses principes qui ont pénétré dans l'Église.

"Église nouvelle" et "sacerdoce nouveau"

Comment donc sortir le Protestantisme de cette impasse de l'individualisme et de la division, où on a vu qu'il s'enfermait ? Faire la même chose, mais "en Église". Le protestant restera pape, la Bible à la main, mais il se doublera du moderniste : il fera partager ses expériences à la communauté, et il en sortira "des dogmes". Tout restera centré sur l'homme et la conscience.

Plutôt que de détruire l'Église, comme Luther l'avait imaginé, on va la transformer, et de même pour le sacerdoce. Le prêtre ne sera plus l'homme du sacrifice, l'homme de la Messe, l'homme de Dieu, même. Mais il deviendra comme un chef d'orchestre, l'autorité nécessaire pour "faire Église" (exactement comme chez les protestants) et faire ainsi surgir la présence de Christ. Il deviendra surtout cette autorité nécessaire pour colliger les expériences de tous, et les formuler en une expression qu'on appellera "dogme"... C'est exactement ce que décrit saint Pie X dans *Pascendi* : la vérité n'existe pas, mais seulement la vie, c'est-à-dire le changement ; elle est en effet appelée à mourir dès qu'elle arrête de... "pédaler", dirait Che Guevara. C'est cela qu'on appelle être "en marche vers la pleine communion" : le but n'est pas la vérité, mais une "vie", un changement perpétuel. Tout ce qui cesse d'évoluer cesse de "vivre".

Les principes protestants sont ainsi intégrés à l'Église et réadaptés : le Protestantisme est "sauvé" de l'impasse où il aboutissait, en prenant une nouvelle dimension communautaire. On ne veut plus que l'Église ne soit ni mère, ni fille, mais tout simplement comme la communauté des individus, l'endroit où se réalise "l'événement".

Une messe nouvelle...

On l'a vu, pour le protestant il fallait faire tomber la Messe, pour détruire le sacerdoce catholique. C'est donc ce qui va

être fait à Vatican II, quoiqu'imperceptiblement et involontairement pour beaucoup. D'où le grand désarroi qui règne. On vise, comme chez les protestants, à ce que l'autorité ne soit plus qu'un "service", un "ministère", au service de la communauté des consciences. D'où ce vocabulaire protestant qu'on répète aujourd'hui dans l'Église, sans en saisir souvent le sens profond. La messe elle-même doit ressembler au maximum à la cène protestante. Pour cela il faut estomper son caractère sacrificiel, pour en faire essentiellement un repas (cf. le Bref examen critique de la nouvelle messe).



La Messe transformée, c'est bien le sacerdoce qui s'en trouvera "renouvelé" : le prêtre ne sera plus l'homme du sacrifice, mais il apparaîtra comme un président d'assemblée.

"En marche vers la pleine communion"

On peut difficilement s'attarder à évoquer tous les changements par lesquels le Protestantisme est venu investir la sainte Église. Le mieux serait de reprendre l'article précédent

et de constater que le plan d'attaque appliqué à l'extérieur est le même qui aujourd'hui ronge l'Église de l'intérieur.

On peut constater le changement perpétuel, qui préside à tout : cette marche vers la pleine communion, comme disent les modernes, sans savoir toujours que l'idée est bien protestante. En morale aussi, la théorie très compliquée de la justification et l'incertitude du salut qui l'entourent ont "avantageusement" (?) été remplacées par une présomption très pratique, venue tout droit de la soif de liberté, protestante : l'homme désormais n'est plus en peine pour son salut, tout homme est sauvé, il n'y a plus d'enfer... On est non seulement libéré de l'Église et de son Magistère, mais aussi de l'idée même de péché, de salut donc aussi, puisque tout le monde est sauvé par principe.

Voilà bien l'opération "survie" du Protestantisme : la pénétration de tous les principes protestants pour transformer l'Église de l'intérieur.

Contre cela, comme autrefois les prêtres sonnait de la trompette devant Jéricho, c'est le sacerdoce catholique qu'il faut faire parler et remettre en avant, avec le saint Sacrifice de la Messe. C'est alors que Dieu, dans sa Providence, a fait "l'opération survie de la Tradition" par l'œuvre de restauration du sacerdoce qu'il a inspirée à Mgr Lefebvre.

Abbé Louis-Marie BUCHET †

Face au Protestantisme, une dévotion renouvelée envers le Très Saint Sacrement...

La Sainte Hostie consacrée, Merveille de notre vie sur la terre

On ne saurait trop parler du Très Saint Sacrement et, à moins de répéter d'une voix blasée, sans les vivre, les expressions qui expriment humainement ce mystère insondable tout droit sorti du Sacré-Cœur de Notre Seigneur, on n'a pas trop de toute une vie pour chercher, jour après jour, à scruter, approfondir et vivre de ce divin Prodige d'amour ! La faiblesse de notre nature et la tiédeur de notre foi font que malheureusement nous nous habituons aux vérités les plus sacrées, les plus salutaires, et le Très Saint Sacrement est peut-être le plus touché par cette funeste accoutumance, d'autant plus funeste et lamentable qu'il s'agit là du Trésor suprême laissé par Jésus à son Église dans la nuit même où Il fut livré.

Le sacrifice

À la différence de tous les autres sacrements, la Très Sainte Eucharistie est réalisée avant de nous être administrée, indépendamment de l'acte de la communion par lequel nous en recevons les grâces les plus précieuses. Et pour cause ! Il ne s'agit pas seulement d'un geste qui nous sanctifie, qui produit en nous un effet surnaturel de grâce, c'est Jésus Lui-même qui est là ! Il est là, vivant et immolé. Il se rend présent entre les mains du prêtre à la Messe, dans l'acte de son Sacrifice renouvelé, s'offrant tout entier à son Père pour la Rémission de nos péchés, dans un acte d'Adoration et d'Action de grâces incommensurable, parce que divin et filial. La



profondeur et l'intensité de ce Sacrifice tiennent à la Personne du Verbe de Dieu qui s'offre en victime, mais sont aussi présentées à notre contemplation à travers les souffrances indicibles jadis endurées au Calvaire, et dont les Évangiles et le Saint Suaire nous donnent un saisissant et authentique

témoignage ! Le Sacrifice de la Croix est ainsi rendu présent pour que nous puissions nous en approcher et nous y unir, avant d'en recevoir le Fruit vivant. C'est toute notre vie chrétienne qui prend à l'autel sa source, sa vitalité, sa sainteté, tellement la Croix de Jésus est l'Instrument unique de notre salut, l'Arbre de la vie de nos âmes !

Le Très Saint Sacrement qui est d'abord le saint Sacrifice de la Messe est vraiment la principale, la plus éminente et la plus vertigineuse fonction du prêtre :

offrir quotidiennement, en la Personne de Jésus qui se rend présent, le divin Sacrifice ! Cela n'a rien de comparable avec le sacerdoce figuratif de l'Ancienne Alliance ! On comprend le saint Curé d'Ars qui s'exclamait les larmes aux yeux que, si vraiment le prêtre se rendait compte de ce qu'il est, il en mourrait d'amour et de stupeur ! Appeler de sa voix le divin Sauveur, Prêtre et Victime ; lui prêter sa bouche pour qu'Il accomplisse infailliblement la transsubstantiation qui réalise le Sacrifice ; tenir dans ses pauvres mains ointes le pain qui devient le Corps sacré de Jésus, l'Agneau divin vivant et immolé. Quelle

proximité, quelle intimité ! Comment est-ce possible de nous laisser gagner par l'habitude et une certaine indifférence ? Combien nous devons veiller et implorer le ciel pour que notre foi reste bien vive et ardente devant un tel Mystère !

Le tabernacle

Après le Sacrifice, les Saintes hosties consacrées sont placées dans le tabernacle. C'est là que Jésus demeure vivant à toute heure du jour et de la nuit, parmi nous sur la terre. Le réalisons-nous ? Sommes-nous vraiment conscients de cette Présence réelle, vivante et permanente de Jésus ? Hélas encore, l'habitude, l'accoutumance, la tiédeur de notre foi

engourdissement bien vite l'élan spontané qui devrait jaillir de nos âmes à cette nouvelle : *Jésus est là !* C'est si mystérieux... Mais, que fait Jésus dans son tabernacle ? Pourquoi reste-t-il là continuellement, silencieux et caché ? N'est-ce pas pour nous donner l'occasion de venir à Lui, aussi souvent que nous le désirons, portés, entraînés par la ferveur de notre foi, de notre dévotion, de notre charité ? Jésus au tabernacle est seul et silencieux, comme autrefois au puits de Jacob, assis sur la margelle. Lorsque la femme de Samarie, en quête d'eau, arrive auprès de Jésus qu'elle ignore, Il lui fait soudain cette demande, Lui, le Seigneur tout-puissant : *Donne-moi à boire !* N'est-ce pas la même prière que Jésus laisse, quelques mois plus tard, s'échapper de ses lèvres décolorées et toutes craquelées au sommet de la Croix : *J'ai soif !* Comment n'entendons-nous pas ce cri de Jésus, lorsque nous passons près de Lui, près du lieu où Il réside ? Il nous supplie silencieusement de venir à Lui, de Lui témoigner notre amour, notre adoration. C'est un comble, car normalement, si nous savions, si nous nous rendions compte de cette grâce, de ce privilège d'avoir Jésus présent, ce serait nous qui viendrions spontanément et continuellement, qui nous presserions à venir Lui demander l'Eau vive de la Vie éternelle. Mais Jésus souffre de la soif de ne pas pouvoir donner cette Eau vive jaillie de sa Croix, parce que bien peu pensent à venir à Lui. Oublions-nous, pourtant, que ce Jésus du tabernacle est aussi Celui devant qui nous paraîtrons au soir de notre vie pour être jugés ? Notre Sauveur qui sera notre Juge se tient là continuellement pour nous ! Et, s'il est bien commun à chacun de nous de trembler à l'idée de devoir un jour rendre compte de chacune de ses journées, quelle consolation, quelle assurance d'avoir ici chaque jour, Celui qui nous jugera, et de pouvoir Lui témoigner pendant que nous en avons le temps, toute notre adoration, notre contrition, notre amour et notre reconnaissance ! Il me semble que ne sera pas jugé avec sévérité, celui dont le cœur brûle d'amour pour la Très Sainte Eucharistie. Il n'y a pas grand-chose à faire de mieux sur terre ; il semble même que les exigences de notre devoir d'état devraient être la seule limite à cet élan d'adoration. On le voit chez les saints, profondément épris du Très Saint Sacrement : toute occasion est alors saisie pour aller à Jésus. Le petit François de Fatima nous a laissé



ce bel exemple. Oh ! Saisissons nous-mêmes cette grâce, chaque fois qu'elle se présente : ne passons jamais au Prieuré, à l'école, dans un lieu où brûle la lampe de sanctuaire, sans aller saluer Celui qui, pour nous, fait ici son séjour ! Et profitons des saintes heures, où sont organisées des Adorations solennelles, chaque jeudi soir au Prieuré, jusqu'à 22 heures seulement ! Cette soirée hebdomadaire ne devrait-elle pas être réservée pour notre Dieu qui, exposé sur l'autel, s'offre à nous combler de ses bénédictions, si seulement nous consentons à venir jusqu'à Lui ?

La communion

La Très Sainte Hostie consacrée est destinée par-dessus tout, dans un excès d'amour de la part de Notre Seigneur, à descendre de l'autel jusqu'à notre poitrine, jusqu'à se laisser assimiler par mode de nourriture dans un mystère inexprimable, puisque c'est Dieu Lui-même qui se donne à nous. En sommes-nous dignes ?

Évidemment non, par nous-mêmes, mais la Grâce sanctifiante reçue au Baptême, l'état de grâce conservé, nous élève et nous rend capables de cet insigne privilège, car c'en est un ! Et Jésus nous le commande, comme pour indiquer, s'il en était besoin, à nos âmes aveuglées, le chemin de la vie éternelle ! Nous n'avons pas le droit de négliger un tel don, quand bien même nous ne ressentons rien, car ce serait

mépriser le Testament de Jésus et nous priver des secours inestimables qu'Il voudrait tellement nous donner. Combattons vigoureusement la routine, malgré la nuit de la foi, que vraiment rien ne soit plus grand pour nous que de visiter la chapelle, d'assister à la Sainte Messe, de recevoir la Très Sainte Hostie. Multiplions les actes de dévotion au Très Saint Sacrement : Jésus est là et Il nous donne la Vie !

Demandons à la Sainte Vierge Marie un peu de son amour maternel, pour nous occuper de Jésus présent parmi nous avec la même dévotion, le même empressement, la même sollicitude qu'elle : Jésus a tellement soif de voir nos âmes venir à Lui ! Dans le Très Saint Sacrement, c'est un peu la Sainte Vierge qui nous confie son Jésus. Ne contristons pas son Cœur douloureux et immaculé, allons à la Sainte Hostie, la source d'Eau Vive coulera alors surabondamment de nos âmes sur l'Église et le monde entier, Jésus l'a dit !

Abbé Édouard Boissonnet †